

AVANTINI G. (1956),
L'éducation de adultes, Anthropos

Chapitre V

QU'EST-CE QU'UN ADULTE ?

L'EXAMEN DES THÉORIES que nous venons d'évoquer convainc qu'il est indispensable de poser une question radicale : qu'est-ce qu'un adulte ? Qu'est-ce l'"âge adulte" ? Quand y parvient-on ? Quels en sont les critères ? A quels signes et selon quelles indications les reconnaître ? Peut-on utiliser cette notion comme si son sens allait de soi et n'était pas faussé par la banalisation de son usage ? Où se situe son essence ou, plus précisément, quelle en est la structure ? Tout simplement, comment la définir ? Est-elle même pertinente ou confuse ? Ces questions sont généralement négligées, comme si elles comportaient des réponses trop évidentes pour mériter l'attention. Mais il n'en est rien ; c'est donc à elles que nous allons maintenant nous attacher.

*
* *

L'accès à l'âge adulte signifie d'abord l'achèvement d'une lente évolution et la "perfection" qui résulte de celui-ci. Le mot même procède du participe passé du verbe *adolescere* — *adultus* — dont "l'adolescent" correspond au participe présent — *adolescens* — ; ainsi, ce dernier est l'être en "*croissance*", tandis que l'adulte est "*l'être dont la croissance est achevée*"¹. C'est dire qu'on ne saurait

1. R. Lafon, *Vocabulaire de psychopédagogie et de psychiatrie de l'enfant*, Paris, PUF, 1969, 217 p.

norme statistique, devraient présenter, pour paraître "normaux", tous les sujets qui ont atteint l'âge auquel la majorité donne l'impression d'y satisfaire, celles que l'on attend d'eux et dont on s'étonnerait qu'ils ne les possèdent pas ; il s'agit alors d'une norme idéale, qui sert de référentiel. Ainsi, au premier sens, exception faite des "anormaux", tous ceux qui ont dépassé 25 ans seraient des adultes ; au second, seuls le sont ceux de qui le profil concret satisfait à l'idéal. Mais tous ceux qui ont atteint cet âge sont considérés comme devant en manifester les traits, faute de quoi on le leur reproche et ils se le reprochent.

Mais, en fait, combien y sont-ils parvenus vraiment, et non seulement en apparence ? Au premier regard, beaucoup ; en profondeur, en combien de cas l'une des deux intégrations n'est-elle pas manquée, marquée par l'échec familial ou l'échec professionnel ? Combien cumulent les deux ? Chez combien l'équilibre entre vie privée et vie publique est-il obtenu, plutôt que sans cesse rompu ? Ce que la discrétion interdit de voir ou que la pudeur conduit à cacher se révèle cruellement aux observateurs plus attentifs ; les conseillers conjugaux, les conseillers professionnels, les psychologues et apparentés, les assistants sociaux, les prêtres ne savent que trop combien, en dépit d'allures avantageuses et derrière une façade heureuse, se cachent — non sans souvent se trahir — détresse, frustration, déception, sentiment d'impasse, lassitude, dépression. Et, si la reconnaissance de leur adultité est revendiquée par beaucoup d'une manière si âpre et agressive, n'est-ce pas précisément parce que — et ils le savent bien — leur personnalité n'est pas à la hauteur du statut réclamé ? Le serait-il si vivement si ceux qui le requièrent s'en sentaient vraiment proches ou capables de l'assumer ?

Cet écart tient aux lacunes de l'éducation. Certes, si celle-ci a été confiante, affectivement saturante, si le sujet a été sécurisé par le climat favorable de ses premières expériences sociales, rendu adaptable aux situations nouvelles, pourvu d'un bon équilibre émotionnel, il envisagera sans hâte excessive ni crainte son émancipation ; son désir d'indépendance émergera dans des conditions satisfaisantes. Si, au contraire, il a été surprotégé, son désir d'émancipation sera faible, même inexistant ; peu habitué à vivre en dehors de sa famille, il éprouvera, à l'idée de s'en éloigner, un sentiment d'anxiété ; il cherchera soit à rester sous sa protection, soit à lui substituer d'autres refuges. Parfois, l'immaturation affective

contraste particulièrement avec l'adultisation intellectuelle ; alors coexistent forte culture et personnalité fragile ou sans structure. Ainsi, Mounier¹ dénonce "*ces adultes restés puérils, voire infantiles, marqués par l'indécision turbulente, la revendication impuissante et mal fondée et mille inhibitions mal compensées par une agressivité désordonnée*". Or les indices de leur fréquence vont aujourd'hui en s'accroissant : qu'on songe à toutes les requêtes de psychothérapie, au succès des thérapies de groupe, au nombre croissant de troubles psychologiques et sexuels.

De ce fait, quiconque est "d'âge adulte" mais non "adulte" se sent contraint de tenter de paraître ce qu'il n'est pas, c'est-à-dire de construire des défenses qui lui permettent de donner et de se donner le change. D'où durcissements et rigidification de la personnalité, adoption de personnages, fixation crispée sur un mode d'équilibre précaire qui, pour insuffisant qu'il soit, ne trahisse pas faiblesses, enlèvement dans des habitudes et des routines, recherche acharnée de compensations, attachement au statut vécu comme rassurant, impossibilité d'accepter et d'assimiler la nouveauté en quelque domaine que ce soit. Et c'est précisément à cela que correspond l'acception péjorative de la notion d'évolution "achevée", qu'inclut aussi la notion d'adulte, quand elle signifie l'épuisement de toute vitalité et de toute capacité de renouvellement, l'exact contraire de la "jeunesse". Il s'agit de celui de qui il n'y a plus rien à attendre, sclérosé et éteint.

*
* *

L'adulte, c'est donc celui qui a conduit à son terme avec succès les divers processus d'intégration que nous avons identifiés. L'heureux aboutissement de sa démarche signifie qu'il a réussi à surmonter la crise adolescente par laquelle il a dû transiter et à en résoudre les inévitables tensions. Sa personnalité est maintenant stabilisée et assurée. Il assume sérieusement sa profession, est fidèlement attaché à sa famille et gère fermement cette bipolarité. Mais tout le problème est qu'il est rare ; il est difficile de le rencontrer. Lui-même n'est pas vraiment sûr de se reconnaître dans ce portrait, dont il croit qu'il correspond mieux aux autres qu'à lui. Et

1. E. Mounier, *op. cit.*, p. 162.

définir cet état indépendamment de la période qui le précède, l'adolescence. Or celle-ci se spécifie par l'antagonisme de facteurs divergents, par l'affrontement d'éléments incompatibles : ceux par lesquels le sujet demeure enfant et ceux par lesquels il s'adultise. Sa marque est, en effet, d'être simultanément encore celui-là et déjà celui-ci, d'avoir perdu l'équilibre du premier sans disposer pleinement de celui du second¹.

Adulte, en effet, il le devient d'abord au point de vue sexuel puisque, précisément, l'adolescence commence avec la puberté. Encore l'âge moyen des phénomènes physiologiques qui signalent celle-ci varie-t-il à travers l'espace, en fonction de l'appartenance raciale, du climat, du régime alimentaire, du milieu social et, surtout, à travers le temps : on observe une précocité sans cesse accrue des processus pubertaires et une maturation organique de plus en plus rapide. Il varie aussi avec les individus : en fonction de causes biologiques ou affectives, divers retards peuvent surgir ; mais, malgré cette flexibilité, le processus d'adolescence est orienté vers l'obtention de la sexualité "adulte", c'est-à-dire la capacité de procréation.

Il en va de même dans le registre intellectuel. C'est pendant l'adolescence que, moyennant les entraînements éducatifs appropriés, le sujet devient capable de comprendre et de reprendre les démarches de la pensée formelle et de manier à bon escient des catégories comme celles de causalité et d'identité que, précédemment, il ne dominait pas ou n'entrevoit que confusément ; il peut maintenant se situer dans le temps, distinguer le passé et le légendaire, le réel et l'imaginaire, concevoir qu'il existe une vérité que l'esprit ne possède pas d'emblée mais vers laquelle il tend et qui juge des opinions individuelles. Ainsi, il est apte à suivre et à comprendre un enseignement dispensé selon les exigences d'une rigueur intellectuelle intégrale et sans complaisance. Quand il était enfant, on lui faisait *voir* les propriétés des objets géométriques, constater visuellement l'égalité des angles d'un carré ou des longueurs d'un rectangle ; désormais, on ne se contente plus d'approximations empiriques ; on lui enseigne à procéder par *démonstration*, par déduction rationnelle ; il accomplit ainsi sans restriction les actes de l'intelligence adulte.

1. G. Avanzini, *Le temps de l'adolescence*, Paris, Ed. Universitaires, 1960, 254 p.

En revanche, l'adolescent reste enfant au point de vue affectif, car il est toujours incapable de se détacher des liens parentaux antérieurs ou de s'en passer sans dommage. Son affectivité persiste à être profondément centrée sur la famille et dépendante d'elle. Certes, il désacralise ses parents, les conteste, les critique, s'oppose avec eux, parfois avec violence ; mais ces conflits le troublent, le gênent, obscurcissent son horizon psychologique et moral. Les dissensions qu'il perçoit dans le groupe familial, même s'il n'en est pas l'occasion ou s'il feint de les regarder avec froideur et ironie, lui sont douloureuses.

Sur le plan social, il garde aussi, dans les grandes lignes, statut et mode de vie d'enfant ; il continue à la fois d'être subordonné et dépourvu de responsabilités dans ses trois milieux principaux : la famille, l'École et la société globale. La poursuite des études prolonge son hétéronomie financière et tout ce qui en découle. C'est pourquoi plusieurs essaient de se procurer des ressources, soit par des moyens clandestins, soit en exerçant quelque activité rémunérée. Plus encore, il est partagé entre deux sentiments : il souhaite accéder plus rapidement aux responsabilités de l'adulte et s'irrite lorsqu'on les lui refuse ; en même temps, il craint "d'entrer dans la vie", a peur des risques encourus, redoute de ne pas être à la hauteur de situations que, néanmoins, il désire affronter. La première tendance l'emporte chez les uns, la deuxième chez les autres, mais l'une et l'autre sont, en proportions variables, présentes chez chacun.

L'antagonisme qui oppose ces divers secteurs et l'affrontement de ces vecteurs incompatibles créent une tension, de sorte que, sur ce point, la psychologie scientifique confirme l'intuition du sens commun : celui-ci invoque "l'âge ingrat", celle-là "la crise" : ainsi, M. Debesse, qui a tant contribué à l'essor de l'hébélogie, parle de "crise d'originalité juvénile"¹. Aussi bien, cette dernière est inévitable car elle tient à une situation qui comporte réellement des ambivalences partiellement irréductibles ; c'est même par elles qu'il faut définir l'adolescence : elles ne sont ni accessoires, ni surajoutées mais vraiment essentielles. Et, désormais, vu la généralisation de la scolarisation secondaire, le nombre et la proportion de sujets qui passent par cette étape sont allés sans cesse en croissant. Loin

1. M. Debesse, *La crise d'originalité juvénile*, Paris, PUF, 1937, p. 21.

de s'estomper, la crise adolescente ira donc, elle aussi, en s'accroissant et s'amplifiant.

*
* *

Le processus d'adultisation est marqué en principe par le dépassement progressif de ces difficultés et la sédation de ces tensions, plus précisément par la conquête de l'autonomie là où elle faisait auparavant défaut. A cet égard, l'indice de l'adultité est de toute évidence, au regard de la conscience commune, la capacité de se suffire à soi-même, c'est-à-dire de ne plus avoir besoin des tutelles de l'exercice régulier desquelles l'enfant et, dans une moindre mesure, l'adolescent ne savaient se dispenser. Cela se manifeste en plusieurs domaines :

- économique, d'abord, par l'acquisition et la possession d'un statut professionnel ou, du moins, d'une qualification qui permette d'y prétendre et d'assurer ainsi l'indépendance financière ;
- affectif, par la construction d'un réseau relationnel propre et la découverte de sources personnelles d'affection, de sorte que le tonus requis pour vouloir vivre ne tienne plus exclusivement à celle des parents et que, pour précieuse qu'elle demeure, soit acquise la possibilité de s'en passer ;
- social, par l'obtention d'une maîtrise du jugement, d'une stabilité de la volonté et d'une rationalité de la conduite qui, quelles qu'en soient les défaillances, autorisent néanmoins à honorer ses engagements, à discerner ses responsabilités, à prévoir les conséquences de ses actes et à satisfaire à ses obligations assez convenablement pour prévenir les sanctions. Ainsi, E. Mounier voit dans l'adulte "*celui qui agit par soi, juge par soi*"¹. C'est ce qu'on appelle la "maturité". Au total, on pourrait, en dissociant évidemment cette expression de toute connotation politique et en l'entendant littéralement, parler d'une capacité d'auto-gestion, que la majorité civile ne garantit pas mais reconnaît, en accordant des droits dont, précisément, l'exercice

1. E. Mounier, *Traité du caractère*, Paris, Seuil, 1946, p. 441.

convenable la suppose. C'est aussi un certain équilibre ou, plutôt, pour précaire qu'elle demeure, une certaine équilibration de forces et de données entre lesquelles les relations étaient antérieurement mal harmonisées.

Plus précisément, l'adultisation implique, au-delà d'une autonomie parfois seulement apparente, l'unification de la personnalité par l'intégration de facteurs auparavant disjoints :

- d'abord, celle de la sexualité à l'affectivité. Le propre de la sexualité humaine, qui la différencie de celle de l'animal, c'est de ne pas se borner au registre biologique et à une satisfaction instinctuelle, mais de comporter une dimension psychologique et affective, d'être spiritualisée et moralisée par la conscience personnelle, de se prolonger en sentiment. C'est pourquoi, *stricto sensu*, on parle plus justement de pulsion que d'instinct. Ce dernier désigne, en effet, dans son acception classique, un comportement inné, immédiatement parfait et invariant dans ses modalités de réalisation. Tel n'est pas le cas de l'homme, de qui la sexualité est modelée par le contexte culturel, psychologique et moral. A cet égard, l'adulte est celui qui, accédant à des sentiments stables, l'insère dans l'affectivité ;
- ensuite, l'intégration de l'intellectualité à la socialité : l'accès à l'intelligence formelle, la capacité de raisonner vont peu à peu cesser de se manifester de manière surtout négative et isolante, sur un mode hostile ou agressif à l'égard des adultes du milieu familial ou scolaire, pour s'exercer désormais de manière positive, en vue d'organiser et de mener avec d'autres des actions justifiables, voire utiles à des fins diverses. Cela n'implique pas nécessairement l'acceptation de la société instituée, mais la finalisation des actions conduites en fonction d'une portée sociale, et non du seul plaisir individuel. De plus, la culture reçue sert à l'acquisition d'une qualification professionnelle, qui conditionne elle-même non la conformisation mais l'insertion ; et l'adultisation sera d'autant plus réussie que le statut socio-professionnel, quel qu'il soit, correspondra mieux au désir du sujet.

Enfin, à un niveau plus élevé, l'adulthood réussie est celle qui a su ou pu équilibrer ces deux intégrations antérieures, c'est-à-dire harmoniser vie privée (relation de la sexualité à l'affectivité) et vie publique (relation de l'intellectualité à la socialité). Cet accord est manqué lorsque le succès de l'une sert à compenser l'échec de l'autre et lui fournit un alibi ; il est obtenu lorsqu'elles se soutiennent l'une l'autre, quand la joie trouvée dans la vie privée motive, en lui évitant de l'obsessionnaliser, l'activité professionnelle et que l'épanouissement dû à celle-ci favorise celle-là, au lieu de l'aigrir ou d'y enfermer comme en un refuge. En d'autres termes, l'épanouissement affectif de la sexualité permet de vivre pleinement et justement les responsabilités publiques, professionnelles ou autres, et la responsabilisation ressentie sur ce plan contribue à la santé affective, de sorte que ni l'une ni l'autre ne donnent lieu à inhibition ou à rancœur.

Tel est l'"idéal adulte" ou le "portrait robot" de l'adulte idéal, celui que se représentent les adolescents et que, éventuellement, ils aspirent à devenir. C'est en ce sens que, se plaignant d'être brimés ou opprimés, le conçoivent tous ceux qui souhaitent "être reconnus" comme tels : les adolescents, bien sûr, tant par les établissements scolaires que par leur famille, qu'ils accusent de persister à les traiter en enfants ; mais aussi, de manière extensive, et comme en un sens figuré, les femmes, dans une société qu'elles reprochent aux hommes de maîtriser au mépris des droits qu'elles s'attribuent ; les subordonnés, dans leur entreprise dont ils critiquent la direction de ne point les consulter sur ce qui les concerne ; certains chrétiens, dans l'Église à la hiérarchie ecclésiastique de laquelle ils en veulent de ne pas prendre au sérieux leurs avis ou opinions, etc.

*
* *

A un moment qui varie selon le milieu social et le niveau culturel atteint mais se situe globalement après l'obtention de la majorité civile et le service militaire, donc postérieurement à la 20^e année, une forte proportion de sujets donne, à tort ou à raison, l'impression de satisfaire globalement à ces conditions : l'aptitude à s'éloigner de leur famille et la volonté de ne plus habiter au domicile de leurs parents, la construction d'un réseau relationnel per-

sonnel, un investissement affectif apparemment stable, éventuellement le mariage font croire que l'intégration de la sexualité à l'affectivité est effectuée ; de plus, l'acquisition d'une profession semble confirmer celle de l'intellectuel au social, assure l'autonomie économique et autorise toutes les conséquences de celle-ci. Or, quoi qu'il en soit des cas individuels, l'évolution qui s'est produite pendant la première moitié du XX^e siècle a consisté à simultaniser ces deux processus. C'est à peu près en même temps que — l'acquisition de la première autorisant la constitution du second — s'obtenait une profession et se formait le couple. C'est aussi le moment où, plus ou moins facilement, paraissait s'effectuer l'équilibration approximative entre la composante vie privée et la composante vie professionnelle ; les trois conditions de l'adulthood étaient donc réunies.

Une curieuse situation s'est ainsi induite : sans que cela fût l'objet de quelque plan pré-établi ou susceptible de bénéficier de quelque justification capable d'établir sa supériorité sur une autre, une tradition sociale s'est peu à peu construite. La convergence d'une série de facteurs distincts a secrété cette habitude, de sorte que la synchronisation de ces deux intégrations apparentes est devenue de plus en plus fréquente, au point d'affecter une très forte proportion de la population. Elle a donc constitué une norme statistique, c'est-à-dire celle que définit et provoque la majorité de cas. Mais, quoique le fait ne suffise pas à dire le droit et que celui-ci ne soit jamais réductible à celui-là, la légèreté et l'irréflexion de l'opinion commune tendent toujours à croire que la manière dont les choses se passent est, sinon nécessairement la meilleure, du moins la seule dont elle puisse se passer, voire celle qui a toujours eu cours ; ainsi, à ses yeux, elle devient vite norme idéale, c'est-à-dire celle selon laquelle on juge ce qui se passe au nom de ce qui devrait se passer, comme si ce qui devrait se passer était ce qui se passe effectivement dans la plupart des cas. Aussi ceux qui ne s'alignent pas sur le comportement commun sont-ils perçus non seulement comme des originaux mais, à la limite, comme des anormaux, volontiers suspectés, déconsidérés ou moqués.

C'est pourquoi la notion d'adulte est très ambiguë. D'une part, elle désigne les traits que la majorité des adolescents d'une société donnée paraît, vue de l'extérieur, avoir acquis. Il s'agit ici de la norme statistique, définie par un pourcentage empiriquement estimé ; d'autre part, elle recense les caractéristiques que, selon la

beaucoup d'adolescents, qui l'ont en vain cherché, désespèrent de le trouver mais perdent l'envie de ressembler à ceux qu'ils connaissent.

Chapitre VI

DE L'ADULTITÉ À L'ANTHROPOLESCENCE

S I L'ADULTE EST DONC UN SUJET RARE, est-il, pour autant, sûr qu'il constitue toujours et partout un idéal ? Ne suppose-t-on pas trop facilement et trop rapidement que la valeur et la désirabilité de l'état ou du statut qu'il désigne sont incontestables, incontestées et universellement admises ? Sont-elles aussi évidentes qu'il paraît au premier abord, ou qu'on le croit ? Est-il certain qu'elles l'aient été en toutes époques et soient destinées à le demeurer à jamais ? Quelle est, en définitive, la pertinence du concept d'adulte en tant que descripteur ethnologique ? Ce sont là aussi des questions volontiers omises, trop absentes de la réflexion contemporaine. Mais elles doivent être posées radicalement.

*
* *

La conséquence de la fréquence des cas où la réalité est loin de l'idéal est grave : c'est de déconsidérer l'adultité aux yeux des adolescents et, loin de nourrir leur désir d'y accéder, de les en dissuader. On a dit ailleurs que ce que, au total, ils reprochent le plus aux adultes, c'est de ne pas leur donner envie de leur